

États-Unis 2016 : une campagne hors-normes

Quel impact les primaires auront-elles sur l'élection de novembre ? Qui est Donald Trump ? Pourquoi Hillary Clinton ?

Ray la Raja

[Collegium de Lyon, 2015-2016]

Professeur associé en science politique de l'université UMass Amherst (Massachusetts, États-Unis), il est docteur de l'université de Californie, Berkeley. Ses recherches portent sur les partis politiques, les groupes d'intérêt, les élections, la politique américaine de l'État et la réforme politique. Il est cofondateur et ancien corédacteur en chef du Forum *A Journal of Applied Research in Contemporary Politics* et membre du Conseil consultatif académique du *Campaign Finance Institute*. Il a récemment publié *Campaign Finance and Political Polarization: When Purists Prevail*, Michigan University Press, 2015.



COMPRENDRE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AMÉRICAINE

En 2016, l'élection présidentielle américaine est pour le moins sortie de l'ordinaire. L'élite des partis a toujours éprouvé des difficultés à contrôler le processus de nomination aux primaires, mais depuis l'instauration des primaires dans les années 1970, elle a retrouvé de l'influence en coordonnant les désignations et en tenant le planning, ce qui donne un avantage aux candidats issus de l'establishment. Pour autant, aucun analyste crédible n'avait prédit que Donald Trump représenterait les Républicains à l'élection présidentielle, et peu avaient parié que le sénateur Bernie Sanders, originaire du petit état rural du Vermont, s'en sortirait aussi bien au cours des primaires. Il n'y a pas d'explication simple au succès de Trump à la nomination républicaine. Cependant, rétrospectivement, je vois trois raisons à sa désignation en tant que candidat républicain à l'élection présidentielle.

Première raison : **la faillite institutionnelle des Républicains**. L'élite républicaine n'est pas parvenue à s'organiser. Jeb Bush semblait être le candidat désigné de l'establishment, mais lorsque sa campagne a piétiné, l'élite n'a pas réussi à se rassembler assez vite autour d'un nouveau postulant. Tandis que Trump accumulait les victoires dans les premiers états votant pour les primaires, l'establishment a fini par s'unir trop tardivement autour du sénateur Marco Rubio, qui ne s'est pas montré à la hauteur.

Pour remporter une primaire, les candidats doivent mobiliser des factions plutôt que rassembler de larges coalitions. Ted Cruz est parti à la conquête des évangélistes, Bush du monde des affaires. Trump, qui a cherché à séduire les ouvriers blancs peu écoutés par l'élite du parti, a remporté 11 millions de votes populaires sur 27 (soit 40 %), ce qui lui a permis d'obtenir la nomination républicaine, même si cela ne représente que 5 % de l'électorat américain global.

En second lieu, **la dynamique et les médias**. L'élite des partis et les médias rivalisent afin d'influer sur les nominations. L'élite des partis recherche un candidat prévisible et stable là quand l'élite des médias est en quête de

Une proportion non négligeable d'Américains est prête à voter pour un candidat inexpérimenté qui fait des déclarations outrancières et propose des solutions irréalistes afin de « rendre le pouvoir au peuple ».

de la politique. Ce sentiment anti-gouvernement et anti-élite remonte aux tout premiers temps de la République. Or, en une époque incertaine, une proportion non négligeable d'Américains est prête à voter pour un candidat inexpérimenté qui fait des déclarations outrancières et propose des solutions irréalistes afin de « rendre le pouvoir au peuple ». Trois sources de colère ont accru l'attrait de Trump : (i) l'économie : les électeurs de Trump sont en général pauvres, peu éduqués, et ne tirent guère parti de la nouvelle économie, (ii) l'impasse partisane : Trump attire de nombreux électeurs, surtout indépendants, qui apprécient l'autoritarisme et ont davantage tendance à croire en l'homme qu'en la politique pour résoudre les problèmes, et (iii) le racisme : la « politique du ressentiment » est particulièrement présente chez les électeurs de Trump, non sans composante raciale. L'attrait électoral de Trump, avec sa rhétorique anti-immigration et anti-islam, tient à ce qu'il dit les choses avec plus de franchise que les autres Républicains, et qu'il donne la parole à la classe ouvrière blanche, laquelle a l'impression d'être moins écoutée que d'autres groupes.

Sanders, une tout autre histoire

Si le succès de Trump tient en partie à la faillite du parti républicain, la progression de Bernie Sanders au sein du parti démocrate démontre que les primaires offrent parfois une voix salutaire à des électeurs insatisfaits. Hillary Clinton était la candidate de l'establishment, mais plutôt que d'offrir un couronnement aux Clinton, de nombreux électeurs démocrates ont tenu à clamer leur déception. Les plus grandes critiques sont venues de l'aile

nouveauté et d'affrontement pour ses reportages. De ce point de vue, Trump était le candidat idéal, surtout auprès des médias conservateurs, qui l'ont adoré et lui ont conféré une légitimité en lui offrant une couverture disproportionnée. Ses premières victoires ont créé une dynamique indéniable, et les électeurs ayant pris le train en marche ont soutenu le candidat qui leur semblait capable de remporter la mise.

Enfin, troisième raison : la **colère des électeurs**. Le populisme américain a une longue histoire. Il part du principe qu'il y a davantage de sagesse dans le peuple que chez les professionnels

gauche du parti, qui avait placé de grandes espérances dans la présidence d'Obama. Aux États-Unis, la gauche, les « progressistes », souhaite que l'État finance les dépenses de santé, redistribue davantage les richesses, investisse dans l'éducation et les infrastructures. Ces espoirs se sont brisés contre la dure réalité d'un Congrès contrôlé par le parti républicain. Sanders, un sénateur presque inconnu, avec peu de réalisations à son actif au Congrès, incarne les attentes non dissimulées des progressistes. Il rappelle les principes fondamentaux du parti démocrate en exigeant plus d'égalité, ainsi qu'un gouvernement qui ne cède pas aux donateurs de campagne. Il est soutenu par des idéalistes, des jeunes et des actifs qui dominent les technologies de la connaissance, des universitaires ainsi que le secteur à haute valeur ajoutée des services.

À quoi faut-il s'attendre dans les six mois de campagne présidentielle à venir ?

Pour que Donald Trump soit en mesure de remporter l'élection présidentielle, il faut à tout prix qu'il réunifie son parti. Sauf à conjuguer les différentes factions des Républicains, il ne gagnera pas. Pourtant, même en partant de ce principe, il devra mener une campagne crédible. Or, sa rhétorique clivante laisse penser que cela ne sera pas simple. Il est également primordial qu'il focalise son attention sur Clinton et les Démocrates, et non sur lui-même. Un parti qui tient la Maison Blanche depuis deux mandats part toujours avec un désavantage, mais le parti adverse doit faire en sorte que le « changement » qu'il propose soit crédible. Trump a bien sûr promis un tel changement, mais un électorat plus large et plus sceptique ne se contentera pas de positions floues et d'une campagne désordonnée.

Aux États-Unis, la crise institutionnelle s'enracine dans des divisions partisans, lesquelles n'ont jamais été aussi fortes depuis la guerre de Sécession. Ces divisions ont causé la colère de la classe ouvrière blanche qui vote à droite, car méprisée par le parti républicain. À gauche, la fureur des progressistes a été nourrie par des compromis bancals rendus obligatoires par un système politique divisé. L'époque se prête donc à l'arrivée d'outsiders comme Trump et Sanders, qui tous deux ont promis de mettre fin au *statu quo* des partis politiques américains.

Traduit de l'anglais par Laëtitia Devaux

Pour aller plus loin

Retrouvez l'article intégral en anglais de Ray la Raja, des contenus et références complémentaires sur fellows.rfea.fr

Suivez l'actualité de Ray la Raja

<https://polsci.umass.edu/people/ray-la-raja>

 @raylarja

Steven K. Vincent L'ENTRETIEN

[Collegium de Lyon, 2013-2014]

Who is Donald Trump?

Politics in the United States has become part of the entertainment world. Donald Trump is a media-savvy real estate mogul who launched himself into mass entertainment with a “reality” TV show titled “The Apprentice.” Twenty-eight million people tuned in to watch Trump’s final episode. Trump has benefitted (and continues to benefit) from the power, wealth, and increasing sophistication of popular media and of advertising, which are progressively displacing other cultural, intellectual, or political realities in the United States and elsewhere.

“The Donald” is an accomplished performer in this entertainment playground. He is certainly the master of clever cutting attacks of his opponents, and of angry dismissals of policies with which he disagrees. Such tactics are lowbrow entertainment. He only stumbles when he attempts to say something substantive and informed. The shortcomings of

his policy positions – really, their idiocy – do not dampen his followers’ enthusiasm even when they disagree. In short, he leans heavily on performance and on the soul-deadening popular media that is primarily attentive to ratings and, therefore, to money.

Docteur en histoire européenne de l'université de Californie, Berkeley, il est professeur à North Carolina State University. Ses recherches portent sur la culture et la politique française aux XIX^e et XX^e siècles. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Pierre-Joseph Proudhon et Benoît Malon, et a récemment publié *Benjamin Constant and the Birth of French Liberalism* (New York: Palgrave Macmillan, 2011). Il travaille actuellement à une biographie intellectuelle d'Élie Halévy.

Trump also knows how to appeal to the populist anger of parts of the American electorate, especially those who are culturally conservative and economically declining. Large groups of blue-collar workers, skilled and unskilled, are becoming poorer in the United States, and they have come to realize that their middle-class dreams are only dreams, and that the core of the Republican Party is not willing to do anything to improve their lives.

Trump has benefitted by attacking the “free trade” agreements that, most economists agree, have led to higher unemployment in certain sectors of the American economy. He effectively has criticized Republican Washington elites for their ideological rigidity, for their attacks on Social Security, and for failing to accomplish the basic tasks of government. He has lambasted the foreign policy adventures of all administrations, giving special attention to Bush’s disastrous invasion of Iraq. These attacks appeal to Republican Party members who have become alienated from Tea-Party advocates of free-trade and low taxes for the rich, and who are equally suspicious of traditional Republican moderates who preach a muscular foreign policy.

The most disturbing aspect of Trump’s candidacy is his ability to stir up a populist us-versus-them nationalistic xenophobia. A self-aggrandizing bigot and bully himself, Trump has valorized a nasty and aggressive scapegoating. He blames Mexican immigrants and Muslims, among others, for many of America’s problems. This is a natural progression from Trump’s first notable intervention into politics, when he joined the “birther” movement that claimed Obama was not eligible for the Presidency of the United States. The fact that this ridiculous charge was quickly refuted did not restrain its enthusiastic embrace by Trump, by right-wing bloggers, and by racists (including Trump’s butler for 30 years). Carl Bernstein has referred to his rise as a “fascinating intersection of celebrity and neo-fascism.”

Unfortunately, the mix seems to appeal to many Republicans who have become inured to the implicit nativist and racist elements common in Republican campaigns since the 1960s, especially in the South.

The anxiety of those of us who abhor Trump is that he could emerge victorious if there is a terrorist attack before the election. Though Trump



Steven K. Vincent, 2013 ©ChDeLory

has no experience in foreign affairs, polls indicate that he inspires confidence and strength.

Why Hillary Clinton?

Hillary Clinton could become the first female President of the United States. This would entail a continuation of the domestic policies of the Obama administration, but probably a more aggressive foreign policy. Her vulnerabilities, however, are numerous. Having been a “first lady” during her husband’s years as President (1993-2001), a US Senator from New York (2001-2009), and Secretary of State under President Obama (2009-2013), she is the consummate Washington “insider,” and as such represents all that the marginalized and angry deplore.

Clinton also has had a cozy relationship with business and high finance. She began her legal career as a lawyer for Wal-Mart, and is reported never to have questioned the company’s notoriously regressive labor policies. She is saddled with the conservative economic policies implemented during her husband’s years in office. Bill Clinton instituted the economic agenda of the Republican Party, and he is seen quite correctly as dragging the Democratic Party to the center. More

recently, Hillary has made millions giving speeches for banks and financial institutions, and relies heavily on their campaign contributions. This has alienated large segments of the white working class and the left-wing of the Democratic Party, even though Hillary has recently taken a more critical stand on trade agreements.

Clinton made a string of unfortunate foreign policy decisions that restrain her approval ratings. As a member of the US Senate, she supported the invasion of Iraq, and reportedly never bothered to view the classified documents made available for Senate review. As Secretary of State, she supported the intervention in Libya. These specific decisions are probably less damaging than the sense that she has not been entirely candid when questioned about her activities and policies. People question her honesty, and Trump will undoubtedly make this a major issue in the campaign.

Finally, there is the dismay of many younger women who have been told by their feminist elders that they should vote for Hillary (in spite of Sander’s support of gender equality) because she is a woman. The reaction was sharp and swift, suggesting that women-first feminism does not have the traction it once had.

4 instituts d'études avancées
en réseau
IMéRA, IEA d'Aix-Marseille
Le Collegium, IEA de Lyon
IEA de Nantes
IEA de Paris

Direction éditoriale:
Olivier Bouin
François Nicoulaud



Fondation RFIEA
Contactez-nous!
Julien Ténédos
Marion Colas
marion.colas@rfiea.fr
01 49 54 22 63



rfiea.fr
190, avenue de France
75013 Paris

Pour aller plus loin

Retrouvez l'entretien intégral de Steven K. Vincent, des contenus et références complémentaires sur fellows.rfiea.fr

JOURNÉE D'ÉTUDE

Au cours des débats récents portant sur les réfugiés, on observe au moins trois façons dont l'histoire a tendance à « disparaître » des débats : 1) le passé disparaît, comme si la question des réfugiés n'apparaissait qu'aujourd'hui, 2) les développements récents sont analysés dans une perspective quasi-historique, comme si les pays avaient toujours connu un certain type de politique, les réduisant à une image statique et a-historique et 3) parce qu'on invite les migrants à laisser derrière eux leur culture et leur histoire. Ce séminaire se penchera sur les manières de faire « justice » à l'histoire, dans les débats politiques et les travaux d'érudition.

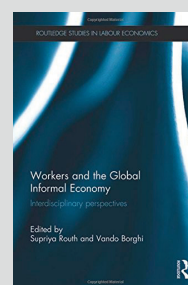
Atelier de recherche organisé par **J.W. Duyvendak** (IEA de Paris) et **C. Bertossi**

(IFRI-Collegium de Lyon), **Giving History its Place in Migration and Refugee Debates and Research**, IEA de Paris. Le jeudi 23 juin 2016 de 9h à 17h, Hôtel de Lauzun, 17 quai d'Anjou, 75004 Paris.

SÉMINAIRE

L'exploitation des gaz de schiste : mobilisations et contestations des populations. Ce séminaire portera sur les contestations populaires avec une dimension comparative sur l'exploitation des gaz de schiste en France, en Algérie et au Québec.

Séminaire organisé par **Amine Asselah** (IMéRA, AMU) et Sandrine Maljean-Dubois (DICE, AMU/CNRS). Mardi 14 juin 2016, 14h-17h, **IMéRA**, 2 place Le Verrier, 13004 Marseille



PUBLICATION

The global financial crisis and subsequent increase in social inequality has led in many cases to a redrawing of the boundaries between formal and informal work. This

interdisciplinary volume explores the role of informal work in today's global economy, presenting economic, legal, sociological, historical, anthropological, political and cultural perspectives on the topic.

Workers and the Global Informal Economy, edited by **Supriya Routh & Vando Borghi**, IEA de Nantes, Routledge, 2016.